

MISTRAL, VERMENOUBE & LA XAINTRIE CANTALIENNE

« On a trop écrit et pas assez étudié »
Abbé Raymond Four¹

On connaît le renouveau de la langue du « Haut Pays » cantalien qui a conduit autour de 1894, sous l'impulsion de Vermenouze et de quelques autres (Bancharel, Courchinoux, Mgr Géraud, éminents patoisants mais aussi nombre de personnalités proches des milieux parisiens comme Ajalbert, Lintilhac, Farges etc.), à la création de *l'École auvergnate* dont le manifeste écrit par Vermenouze (*O touto l'oubernho*) fut publié le 28 juillet 1894. Ce manifeste



Fête de la Sainte-Estelle en Avignon en 1903 avec Frédéric Mistral et Arsène Vermenouze, premier à gauche au dernier rang

annonçait aussi la parution prochaine d'une revue mensuelle intitulée *Lo Cobreto*. En juin 1895 les félibres provençaux furent officiellement invités à de grandes fêtes félibréennes à Vic-sur-Cère puis à Aurillac. Des relations régulières s'établirent alors entre les deux « écoles » qui donneront lieu, entre autres, à un échange de correspondance suivi entre le maître de Maillane et Arsène

Vermenouze jusqu'à la mort de ce dernier. Suprême consécration, le 2 mai 1902, le capoulié² Felix Gras annonce à Arsène Vermenouze qu'il est nommé majoral³ sous le vocable de « cigale de la montagne noire » en remplacement de Frédéric Donadieu. Dans la foulée, une invitation est adressée au poète aurillacois à participer à la Sainte Estelle en Avignon en 1903 où il

¹ Lettre de Raymond Four à Arsène Vermenouze datée de Pleaux le 22 décembre 1902.

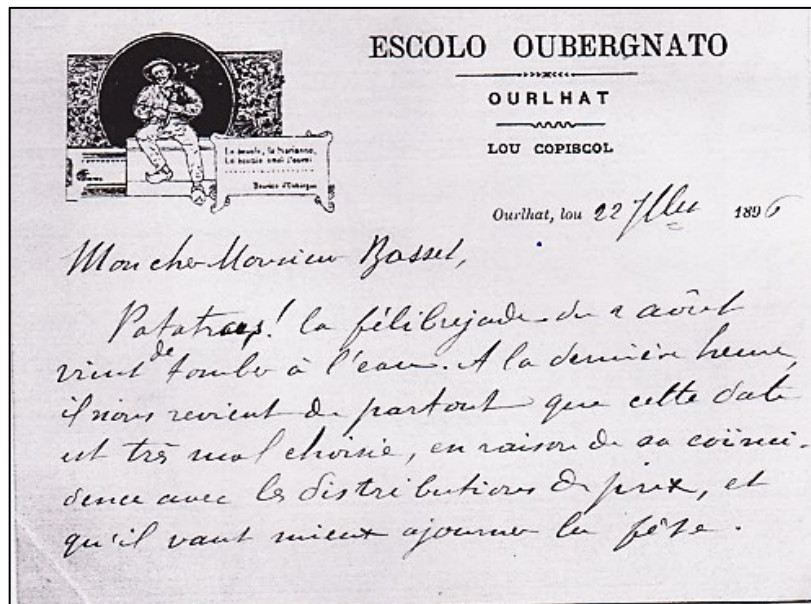
² Le capoulié est obligatoirement un des cinquante félibres majoraux. Gardien de la coupe sainte (coupo santo), symbole du Félibrige, il détient la responsabilité première de l'organisation.

³ Le Félibrige compte 50 majoraux ; les « félibres majoraux » sont élus à vie par cooptation et détenteurs d'une cigale d'or, qui se transmet à leur mort comme un fauteuil d'académie. Chaque cigale porte un nom symbolique référent à une région, à une ville, à un fleuve ou à une valeur félibréenne. Les félibres majoraux composent le consistoire qui est le gardien de la philosophie de l'association.

figurera sur la photo officielle aux côtés de Mistral et des principaux félibres provençaux et languedociens. Ainsi était scellée l'alliance entre *l'escolo oubernhato*, récemment portée sur les fonts baptismaux à Aurillac, et le mouvement félibréen lancé par Frédéric Mistral quelques décennies plus tôt à Font-Ségugne⁴. Aujourd'hui le mouvement félibréen compte six *maintenances*⁵ (Aquitaine, Auvergne, Gascogne-Haut-Languedoc, Languedoc, Limousin et Provence) et de nombreuses manifestations d'ampleur diverse sont régulièrement organisées dans sa mouvance, qui rappellent l'unité et la vitalité de la communauté des pratiquants ou sympathisants de la langue d'oc. Parmi ces manifestations, on peut compter l'événement organisé à Barriac en Xaintrie cantalienne le 27 septembre 2025 à l'occasion de la signature de la charte élevant la commune de Barriac-les-Bosquets au rang de cité mistralienne (« Ciéuta mistralenco ») c'est-à-dire une cité œuvrant pour la sauvegarde et la transmission des traditions régionales et de la langue d'oc.

Pourquoi Barriac-les-Bosquets ?

La petite commune (ou cité ?) cantalienne de Barriac dont la notoriété n'excède pas la – déjà – modeste moyenne départementale n'était pas destinée a priori à recevoir de tels honneurs ni à jouir d'une telle consécration. S'agissant du maintien et de la sauvegarde de la langue d'oc, si l'on excepte la pratique déclinante du dialecte local aujourd'hui presque disparu, son seul – mais réel – mérite est d'être le lieu de naissance du félibre Arsène Basset.



Lettre de Vermenouze à Arsène Basset (1896)

Arsène Basset fut en effet l'un des plus actifs sympathisants du noyau des fondateurs de *l'Ecole auvergnate*, puis un collaborateur assidu de *Lo Cobreto* à laquelle il donnait très régulièrement des contes pleins de verve et de saveur⁶. Il fut, surtout, l'un des compagnons de chasse préférés du capiscol⁷ qui appréciait particulièrement sa compagnie comme le montre l'anecdote suivante extraite

⁴ Font-Ségugne, appelé aussi « château de Font-Ségugne », est un lieu-dit de la commune de Châteauneuf-de-Gadagne en Vaucluse, où, le 21 mai 1854, fut fondé le Félibrige par Frédéric Mistral et ses compagnons.

⁵ Subdivision administrative et géographique du Félibrige.

⁶ Voir Jean Mazières, *Arsène Vermenouze et la Haute-Auvergne de son temps*, Editions « Les Belles Lettres », Paris 1965 tome I page 641.

⁷ Le *capiscol* est le chef ou le doyen d'une école (une division géographique et culturelle du Félibrige), responsable de la promotion de la langue et de la culture d'oc dans son territoire. Le terme dérivé du latin (*caput scolae*) signifie littéralement "chef d'école" et ce rôle est généralement assumé par un "majoral" du Félibrige.

de l'ouvrage de Jean Mazières⁸ : « ... L'invitation de Vermenouze était prompte et cordiale autant que rare. Ainsi il destine une petite chienne de chasse à Arsène Basset avec qui il parcourt la région du Pont-de-Rode à la poursuite des bécasses mais il y a une condition, précise Vermenouze : *la livraison de la chienne qui est joliette est subordonnée à l'acceptation d'un modeste déjeuner ou dîner qui nous procurera le plaisir de faire ensemble un petit bout de causette tout en vidant – afin de savoir ce qu'elle a dans le ventre – une bonne bouteille de derrière les fagots*. Un mois plus tard après la première visite d'Arsène Basset et de son fils Victor, Vermenouze leur lançait une seconde invitation en ces termes : *Mon vin de Vieillevie ne se fait pas mauvais, venez donc le déguster l'un et l'autre avant qu'il ne se finisse !* » Par où l'on voit qu'au-delà des agapes autour des nectars locaux, le poète de Vielles appréciait réellement la compagnie de son émule barriacois...

Arsène Vermenouze devait lui-même rendre visite au berceau familial d'Arsène Basset le 19 août 1896, ayant été invité à l'inauguration de la statue de l'abbé Filiol⁹ au puy de Bouval qui domine le bourg de Barriac. Hôte d'honneur en tant que poète du terroir reconnu et admiré, Vermenouze se devait de lire quelques strophes à la mémoire de l'abbé Filiol à qui cet imposant monument dominant la campagne alentour permettait, aux dires du poète :

...De revivre parmi les vertes frondaisons,
Sous le bleu tendre et pur du ciel de la patrie,
Près de l'arbre géant sur la terre fleurie
Qui virent s'écouler ses premières saisons.

Après la cérémonie, Arsène Vermenouze fut convié à un déjeuner au petit séminaire de Pleaux. À cette occasion, Monseigneur Pagis, évêque de Verdun, originaire du village voisin de Chaussenac et ancien professeur dans la vénérable institution, qui présidait la cérémonie prit la parole, et dans un toast enthousiaste salua le félibre d'Ytrac du titre de *Mistral auvergnat*. Réclamé par l'assistance, ce dernier dit avec une verve particulière l'une de ses meilleures poésies patoises « Les deux menettes » qui eut un franc succès. Quelques jours après, le barriacois Arsène Basset, témoin privilégié de la scène, publiait dans *La croix du Cantal* un très beau sonnet en langue d'oc (« O capiscol, soubenir del 19 d'os ») dédié au maître pour le remercier de sa présence¹⁰.

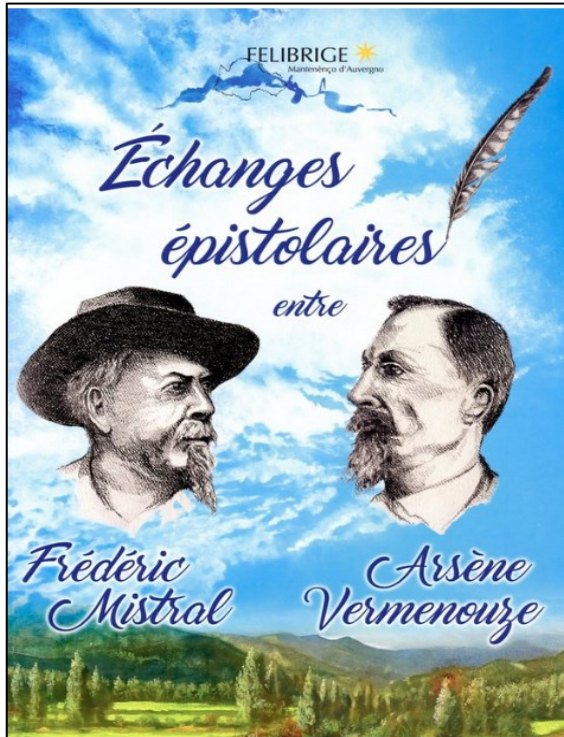
Si l'on se rapporte au second devoir des *cités mistraliennes*, à savoir la « transmission des traditions régionales », Barriac-les-Bosquets coche assurément la case et même avec brio. En effet depuis plusieurs décennies, le groupe folklorique *Les Bouscats* fait revivre les danses et la culture populaire dont la langue d'oc, transmises par les anciennes générations, à l'occasion des festivités traditionnelles locales mais aussi partout dans l'hexagone où le groupe est couramment invité...Et même hors des frontières nationales puisque *Les Bouscats* se

⁸ Voir Jean Mazières, *Arsène Vermenouze et la Haute- Auvergne de son temps*, Editions « Les Belles Lettres » Paris 1965 page 502.

⁹ L'abbé François Filiol, né à Bouval le 22 août 1764, ayant continué à exercer son ministère dans la clandestinité après avoir refusé de prêter serment à la constitution civile du clergé, fut guillotiné à Mauriac le 14 avril 1793.

¹⁰ Voir Jean Mazières, *Arsène Vermenouze et la Haute- Auvergne de son temps*, Editions « Les Belles Lettres » Paris 1965 page 523.

produisent régulièrement à l'étranger comme récemment en Italie. Ces manifestations folkloriques sont complétées par l'organisation régulière de journées culturelles et conviviales consacrées notamment à la présentation des vieux métiers de la campagne aujourd'hui disparus, dans l'esprit de la transmission des savoirs et des savoir-faire d'autrefois prôné par la *charte mistralienne*.



La dernière raison avancée pour coucher Barriac sur la liste des cités mistraliennes, bien qu'un peu fortuite, n'en revêt pas moins une grande importance pour la diffusion de la culture occitane. C'est en effet à Barriac – où elle était conservée dans des archives privées¹¹ – qu'il a été décidé de publier la correspondance entre Arsène Vermeuouse et Frédéric Mistral grâce au concours actif de la municipalité, à la diligence des militants locaux et à l'appui précieux des responsables de la Maintenance d'Auvergne. Cette publication parfaitement réussie sur le plan éditorial comble un manque en mettant à la disposition des érudits mais aussi du grand public un dialogue chaleureux, riche et varié, entre deux personnages incontournables du renouveau occitan. Elle marque assurément une étape

significative dans l'effort méritoire des responsables en général et du Félibrige auvergnat en particulier, de promouvoir la culture occitane comme une culture à part entière dans toutes ses dimensions, en même temps que d'encourager sa réappropriation par les habitants des provinces concernées.

Une reconnaissance étendue à la capitale de la Xaintrie ?

Dans un ouvrage consacré à l'histoire de Pleaux¹², le poète Raymond Mil se demande sérieusement si la naissance du Félibrige dans le Cantal, mouvement si magnifiquement illustré par Vermeuouse, ne doit pas beaucoup à Pleaux et poursuit ainsi : « Monseigneur Géraud, l'un des meilleurs rimeurs en langue d'oc, était professeur au petit séminaire de Pleaux où il écrivait de savoureux poèmes entre 1865 et 1870. Par ailleurs les deux personnes ayant le plus influencé Vermeuouse dans sa vocation de poète occitan furent aussi des Pleaudiens d'adoption particulièrement actifs dans la défense et l'illustration de la langue locale. Ainsi Auguste Bancharrel (1832-1889), le précurseur zélé des patoisants fut un temps le perceuteur-poète de Pleaux pour autant que cet hybride osé soit viable (il est vrai qu'il démissionna rapidement) ; quant à l'abbé Francis Courchinoux (1859-1902) auteur du précieux recueil *Le pousco d'or*¹³ dont la langue commençait à se dégager de la gangue

¹¹ Cette correspondance est la propriété des descendants d'Arsène Vermeuouse.

¹² *Pleaux, situation, passé, présent*, USHA, Aurillac.

¹³ *Lou Pousco d'or pitchiouno guèrbo dé pouésiotos én diolèyté dél Contaou*, Gentet, Aurillac.

patoise, il fut aussi un éminent professeur du petit séminaire avant d'entamer une carrière remarquée de journaliste et de polémiste. »

Mais le plus important de tous les Pleaudiens engagés dans la défense de la langue d'oc gravitant pour la plupart autour du petit séminaire est sans conteste l'abbé Raymond Four (1877-1918) qui entretint plus d'une décennie durant une relation épistolaire très étroite avec Vermenouze et l'influença de manière décisive dans le débat quasi existentiel qui préoccupait alors l'ensemble de la communauté occitane.

Quelle écriture et quelle prononciation pour l'occitan ? Une vieille querelle

Au moment où tous les dialectes régionaux de la France méridionale ambitionnaient de converger en se dégageant progressivement des particularismes locaux, les promoteurs de ce mouvement se sont naturellement demandé quelles règles allaient gouverner ce renouveau lexical et phonétique ou, plus prosaïquement, comment allait s'écrire et se prononcer la nouvelle langue commune destinée à bénéficier d'une audience dépassant le cercle de ses scripteurs et locuteurs habituels.

Cette question s'est d'abord posée aux félibres provençaux eux-mêmes. Ces derniers s'attachèrent dans un premier temps à épurer la langue locale en s'efforçant de « rendre au provençal son orthographe naturelle d'après les usages des vieux troubadours » (Mistral)¹⁴ tout en conservant une approche résolument phonétique. Ce système assez contradictoire sous sa simplicité apparente, présentait en fait le double défaut d'ignorer les réalités étymologiques au prix de confusions sémantiques regrettables et, surtout, de maintenir les différences avec les autres parlers occitans. L'autre approche défendue notamment par les félibres Antonin Perbosc (1861-1944) et Prosper Estieu (1860-1939) visait au contraire à « forger une langue nouvelle, la langue occitane vivante de notre temps, par la fusion de tous les éléments utilisables conservés dans les parlers populaires. Pour ces derniers il était en effet possible en prenant tantôt dans un terroir tantôt dans un autre les formes pures qui s'y sont conservées, d'écrire une langue qui, tout en étant faite de mots vivants, serait ni plus ni moins que la langue des troubadours telle – ou peu s'en faut – qu'elle serait aujourd'hui si elle s'était conservée comme langue littéraire... »¹⁵. Pour ses défenseurs cette approche était le seul moyen de donner aux populations de langue d'oc le sentiment de la parenté qui les unit tout en servant l'intérêt des écrivains en leur offrant un public plus nombreux ; elle était donc la meilleure façon de promouvoir l'élan de renaissance des parlers



Antonin Perbosc

¹⁴ Voir *l'Astrado revisto bilengo de Prouvenço*, numéro 2 page 70.

¹⁵ Ibidem page 72.

méridionaux en réunissant dans un bloc cohérent, tous les artisans de ce mouvement jusqu'alors dispersés et sans lien réel entre eux. Quant aux adversaires de cette démarche dite ironiquement «savante», ils lui reprochaient essentiellement son caractère archaïsant et artificiel qui créerait une rupture avec la réalité vivante des parlers locaux sur le terrain, condamnés à s'effacer voire à disparaître au profit d'un nouvel idiome conventionnel sans couleur et sans saveur.

L'apport décisif de l'abbé Four à ce débat

La querelle linguistique qui avait sévi et qui sévissait encore dans le Midi n'allait pas épargner le « Haut Midi ». Dans une lettre à Perbosc le 26 juin 1900, Vermenouze préoccupé par le sujet lui confiait : « Je prépare mon second livre auvergnat *Jious la clouziado* (sic) toujours avec les mêmes perplexités quant à l'orthographe... ». Vermenouze était en effet toujours arrêté dans son projet de publication d'un nouvel ouvrage en languedocien par la question de la graphie à observer. La graphie exclusivement phonétique lui paraissait une monstruosité à laquelle il ne pouvait se résoudre après la lecture du *Trésor dou Felibrige* de Mistral et celle des études philologiques de l'abbé Four et de la grammaire de l'abbé Roux.



Arsène Vermenouze, l'abbé Four et Justin Pichot en 1895 alors qu'ils étaient tous trois collaborateurs de la *Croix du Cantal*

les transcrirai de mon mieux... »¹⁶. Vermenouze répondait immédiatement à l'offre de l'abbé depuis Amélie-les-Bains où il suivait une cure, en ces termes enthousiastes : « Je vois que vous

D'un autre côté, il hésitait à céder à une poignée de lecteurs exigeants au risque de mécontenter le gros de ses sympathisants qui ne le comprendraient plus¹⁶. Ce dilemme allait être tranché en 1902 comme il ressort de la lettre suivante adressée à l'abbé Four : « ... J'ai assez de copie inédite ou parue dans des feuilles locales pour former un nouveau livre languedocien aussi volumineux que *Flour di brouso* ... Si vous pouvez m'aider je transcrirai toutes mes pièces en adoptant la nouvelle graphie sur laquelle nous sommes absolument d'accord ; nous prêcherons ainsi l'exemple... »¹⁷. Après un assez long silence dû entre autres à ses problèmes de santé, Vermenouze revenait à la charge et recevait la réponse suivante de l'abbé Four datée de Pleaux : « Je suis naturellement prêt à vous être utile autant que je le pourrai dans le travail d'application de mon système orthographique... Envoyez-moi vos manuscrits et je

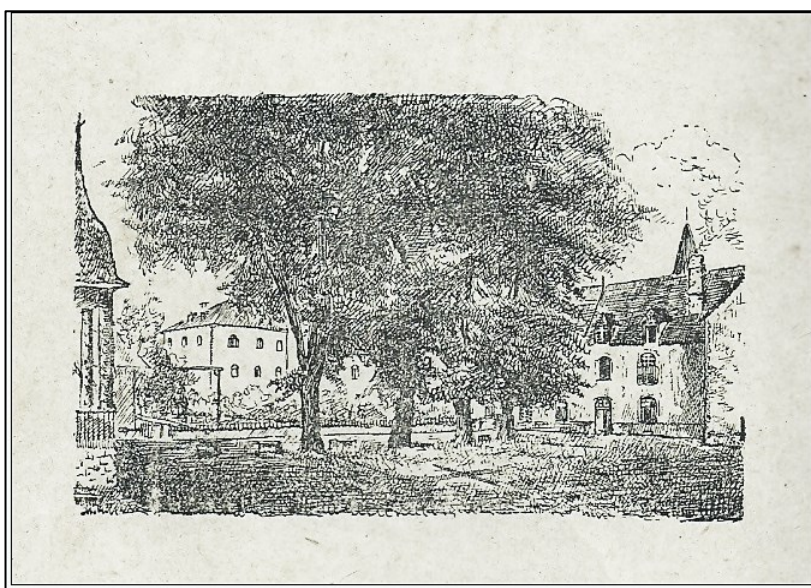
¹⁶ Voir Jean Mazières, *Arsène Vermenouze et la Haute-Auvergne de son temps*, Editions « Les Belles Lettres » Paris 1965 tome II page 412.

¹⁷ Vermenouze à l'abbé Four (26 novembre 1902).

¹⁸ L'abbé Four à Vermenouze (15 avril 1905)

êtes à Pleaux ; et, peut-être, au lieu de vous envoyer ma copie, j'irai vous la présenter moi-même. Là, si vous aviez des loisirs, nous pourrions travailler ensemble. Faire un travail à deux serait plutôt amusant ! En tout cas je suis bien décidé à aller vous voir... »¹⁹. Si le projet d'une « résidence » au petit séminaire du poète de Vielles dans l'esprit des séjours à la *Villa Médicis* n'eut pas de suite en raison notamment de sa santé déclinante, l'abbé Four réitérait son offre en suggérant à Vermenouze de lui envoyer ses manuscrits sur lesquels il se proposait modestement de présenter les quelques remarques d'ordre philologique qu'ils pourraient lui inspirer. Il y précisait qu'à son avis les Méridionaux comprendraient plus facilement l'œuvre de Vermenouze grâce à la nouvelle graphie ; quant aux Auvergnats ils pousseraient d'abord des cris puis ils finiraient bien par s'y résoudre !²⁰ Définitivement acquis aux thèses de l'abbé Four, Vermenouze écrivait

quelques jours plus tard à Antonin Perbosc, son compère provençal : *qu'il avait enfin trouvé un collaborateur à la hauteur en la personne de l'abbé Raymond Four professeur au petit séminaire de Pleaux, expert reconnu en philologie romane afin, d'une part, de traduire en français son livre languedocien depuis si longtemps terminé et,*



Le petit séminaire de Pleaux (dessin de Louis Capitaine)

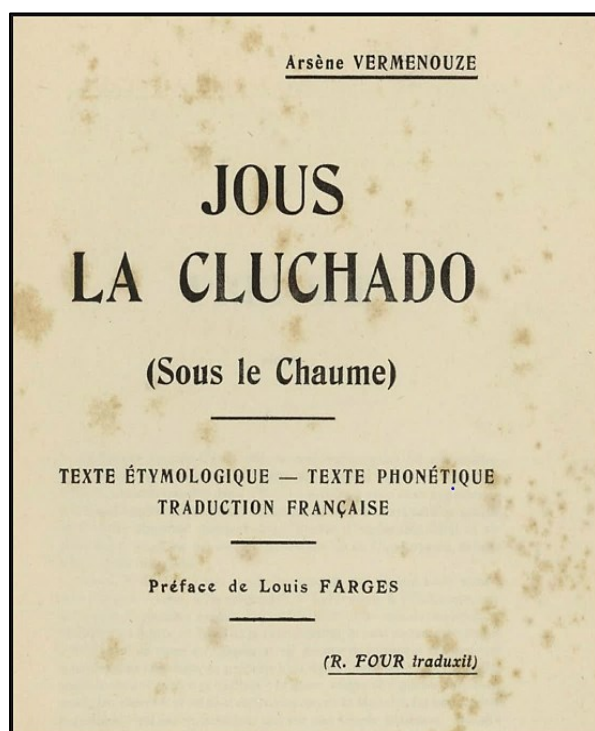
d'autre part, d'en rédiger une version originale d'après la nouvelle graphie dont il est l'auteur et qu'il ambitionne de faire adopter par toute la région... Ainsi s'achevait une longue valse-hésitation du poète de Vielles tour à tour enthousiaste par conviction personnelle et réticent par crainte d'être incompris de ses amis, à l'idée de franchir le pas de la graphie étymologique proposée par l'abbé Four.

Au début de l'année 1908 *Jous la Cluchado* sortait enfin des presses de l'imprimerie Moderne à Aurillac avec une préface de Louis Farges. Le succès fut immédiat. Le 3 mai les *Jeux floraux* de Toulouse décernaient leur *Violette d'argent* au nouvel *opus* occitan de Vermenouze. Ce dernier ne pouvant y assister, en eut un écho de la part de son jeune disciple Raymond Mialaret de Pleaux (encore Pleaux !) alors étudiant à Toulouse qui lui écrivait en sortant de la salle des Illustres du Capitole : « Vous avez l'habitude de cueillir la plus belle fleur et je veux simplement vous dire combien j'ai été heureux de sentir cette intensité, cette unanimité d'admiration pour votre nouvelle œuvre dont Armand Praviel a donné un avant-goût en

¹⁹ Vermenouze à l'abbé Four (19 avril 1905)

²⁰ L'abbé Four à Vermenouze (15 octobre 1905)

déclamant magistralement le poème « La grando obro »²¹. Le 23 avril Mistral écrivait à Vermenouze « qu'il avait reçu le *gros livre* et qu'il avait tout laissé pour entrer dans *Jous la Cluchado* et se délecter de son contenu... »²². Le jeune directeur de la Croix du Cantal, l'abbé Marcelin Lissorgues n'était pas en reste en écrivant dans un élan quasi



Couverture de l'ouvrage *Jous la cluchado* qui précise qu'il est trilingue avec une version phonétique, étymologique et française

mystique : « Aujourd'hui nous voulons crier la bonne nouvelle de l'apparition du nouveau livre... L'Auvergne est plus belle encore que nous l'eussions pensé... Vermenouze nous enseigne ses grâces secrètes et subtiles... » Louis Farges, depuis Carthagène où il était consul, en rajoutait en écrivant au poète et ami à propos de son livre « ... Je l'ouvre à chaque instant et j'ai presque peur de l'ouvrir car je n'ai pas lu dix vers que mes yeux se voilent... ». Sur la question plus controversée de la nouvelle graphie la *Revue Méridionale* observait justement que Vermenouze avait joint au texte phonétique un texte littéraire très soigné qui serait particulièrement loué des romanistes en ce qu'il se rapprochait beaucoup de la graphie néo-romane de Prosper Estieu et d'Antonin Perbosc²³. C'était aussi l'avis d'Armand Praviel qui écrivait

depuis la Ville rose « Nous avons eu l'honneur de lire les plus beaux fragments de l'ouvrage dans des réunions toulousaines et provençales et pas une nuance n'en a échappé à nos lecteurs... ». Ce qui était effectivement le but de l'entreprise !

Mais comme on pouvait s'y attendre, la version « littéraire » de *Jous la Cluchado* (dite aussi étymologique) fut vertement critiquée par les tenants de la tradition phonétique . Ainsi Armand Delmas dans le *Journal du Cantal* constatait non sans humour que « l'œuvre de l'abbé Four attristera bien des lecteurs amis du dialecte cantalien sans parler de la foule des patoisants... Science et poésie ne cadrent pas ensemble ; les Muses étaient neuf sœurs et aucune ne s'appelait *Philologie* ! ... »²⁴. Même critique de Jean Ajalbert dans son ouvrage *Au cœur de l'Auvergne*²⁵ où il parle de *la fêrûle (sic) de l'abbé Four soupçonné d'avoir voulu épurer le patois brut et savoureux de Vermenouze, filtré en ternes et étiques alexandrins d'une fadeur qui va jusqu'à l'écœurement* et où il fustige à la fois *la suffisance du traducteur et l'insuffisance de la traduction* ... Ce qui est un peu injuste si l'on considère que Vermenouze était pleinement

²¹ Lettre de Mialaret à Vermenouze du 3 mai 1908.

²² Lettre de Mistral à Vermenouze de Maillane le 25 avril 1909.

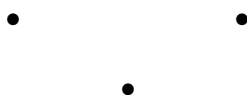
²³ *Revue Méridionale*, avril-juin 1909.

²⁴ *Journal du Cantal* 4 juillet 1909.

²⁵ *Au Cœur de l'Auvergne*, pages 262-263.

consentant et qu'il s'était rallié avec conviction au système de l'abbé après avoir un temps hésité par crainte de heurter ses amis patoisants.

Plus curieux, certains philologues du Midi firent aussi la fine bouche. C'est ainsi qu'on peut lire dans le numéro 86 des *Annales du Midi : revue archéologique, historique et philologique de la France méridionale* ²⁶ que « les principes de l'abbé Four qui prétendent allier au respect des formes étymologiques une ample reconnaissance des mutations accomplies sont un peu nuageux (sic) » et que « leur application n'en va pas sans quelques difficultés notamment sur la question de savoir jusqu'à quelle époque il faut remonter dans la recherche étymologique » Et de conclure en se « demandant si tout ce grand effort était bien utile, la poésie de Vermenouze étant assez belle pour s'imposer et faire son chemin sans avoir recours à tous ces artifices. *Quand on a des ailes à quoi servent les béquilles ?* » On mesure à ces amabilités la vivacité d'une querelle non encore complètement éteinte aujourd'hui si l'on en croit la teneur et le ton des échanges sur la toile à propos de la terminologie utilisée dans *Wikipédia* au sujet de Vermenouze et de son œuvre !



Au-delà de ce débat un peu surjoué, le propos de cet article était simplement de rappeler l'influence décisive qu'avait eue l'abbé Four depuis sa retraite pleaudienne sur le choix somme toute équilibré fait par le félibre de Vielles quant à la graphie du parler cantalien, à savoir d'offrir au lecteur les deux versions concurrentes... Et peut-être de suggérer que l'atmosphère particulièrement sereine et studieuse du petit séminaire de Pleaux et de son environnement bucolique – aux dires mêmes du cardinal Salièges qui y fut élève puis professeur – n'était pas étrangère à la longue maturation d'une philosophie linguistique ambitionnant de fondre les idiomes locaux dans le moule exigeant d'une langue à part entière en phase avec ses origines et débarrassée des déviances liées aux usages régionaux... Et peut-être, en allant encore plus loin, de suggérer que si l'on y ajoute l'amitié sincère des deux Arsène (Vermenouze et Basset le barriacois), le séjour à Pleaux des pionniers Géraud, Bancharel et Courchinoux, plus l'œuvre discrète d'un autre respectable patoisant originaire de Saint-Christophe, l'abbé Laussin, c'est toute la Xaintrie cantalienne qui mériterait d'être élevée au rang de *pays félibréen*... si ce titre existait !

Jacques Keller-Noëllet

²⁶ Tome 22 (1910).